

Karine DESCOINGS

BARBARUS HIC EGO SUM.
LE POÈTE ÉTRANGER DE L'ÉLÉGIE D'EXIL,
DANS L'ANTIQUITÉ ET À LA RENAISSANCE.

S'intéresser à la postérité humaniste de l'élegie d'exil créée par Ovide dans les *Tristes* et les *Pontiques* soulève une première difficulté : il faut découvrir des poètes qui ont connu l'expérience de l'exil. Le genre semble étroitement tributaire de la circonstance qui apparaît comme un point de départ indispensable. L'emploi du terme « exil » *stricto sensu* nous conduirait à chercher des poètes qu'une décision politique ou un conflit a chassés de leur pays en leur interdisant d'y revenir, à l'instar du poète latin banni de Rome par Auguste en 8 après J.-C. Or, si nous trouvons à la Renaissance quelques exemples d'écrivains exilés¹, ces auteurs n'ont pas nécessairement choisi le genre élégiaque pour évoquer l'épisode. Pourtant, les longues plaintes du poète romain ne sont pas restées sans écho : elles ont nourri un certain nombre de recueils poétiques humanistes, et non des moindres², comme les *Regrets* de Joachim Du Bellay (1522-1560), fruits de son séjour romain, qui s'inspirent largement des élégies ovidiennes écrites à Tomes. Aussi, c'est à ce poète qu'une nouvelle définition de l'exil, plus large que la première, peut être empruntée. Elle n'est pas tirée des *Regrets* mais d'un recueil contemporain plus bref, intitulé *Elegiae*, que le poète composa en latin lors de son séjour à Rome. Ce livre comporte huit élégies d'inspiration civique et personnelle et fut publié dans le recueil des *Poemata* paru à Paris chez F. Morel en 1558.

*Quicumque ignotis lentus terit ocia terris,
Et uagus externo quaerit in orbe domum,
Quem non dulcis amor, quem non reuocare parentes,
Nec potuit si quid dulcius esse potest,
Ferrens est, dignusque olim cui matris ab alio
Hyrcaenae tigres ubera praebuerint.
Non mihi saxea sunt duroue rigentia ferro
Pectora, nec tigris, nec fuit ursa parens,
Ut dulci patriae durus non tangar amore,
Totque procul menses exul ut esse uelim.
Quid nanque exilium est aliud quam sidera nota,
Quam patriam et proprios deseruisse lares ?
Annua ter rapidi circum acta est orbita Solis,
Ex quo tam longas cogor inire uias,
Ignotisque procul peregrinus degere tectis,
Et Lyrii tantum uix meminisse mei,
Atque alios ritus, aliosque ediscere mores,*

¹ Sur ce sujet, voir l'ouvrage de G. H. Tucker, *Homo uiator, Itineraries of Exile, Displacement and Writing in Renaissance Europe*, Genève, Droz, 2003, qui recense les différentes conceptions de l'exil à la Renaissance et leurs représentants littéraires.

² Les *Tristes* et les *Pontiques* ont inspiré notamment la « Préface : L'auteur à son livre » des *Tragiques* d'A. d'Aubigné ou *L'Adieu à la Pologne* de P. Desportes.

*Fingere et insolito uerba aliena sono*³.

C'est une définition élargie de l'exil que propose le poète humaniste à son lecteur. Elle évoque davantage ce que nous désignerions par « sentiment d'exil », ou, plus simplement, par le terme « nostalgie » qui désigne le malaise ressenti par celui qui vit loin de sa patrie. Pour Joachim Du Bellay, il faut appeler « exil » tout séjour qui conduit un individu à perdre ses repères familiers (*sidera nota/ (...) patriam et proprios deseruisse lares*) et à côtoyer longtemps un environnement inconnu, étrange et étranger (*ignotisque procul peregrinus degere tectis (...)/Atque alios ritus, aliosque ediscere mores*). L'éloignement géographique et la confrontation à l'altérité sont alors vécus comme une expérience douloureuse. Cette souffrance justifie l'usage du terme « exil », connoté négativement, et légitime l'emploi du distique élégiaque, traditionnellement réservé à l'expression de la plainte. C'est donc en s'appuyant sur ces critères de sens et de forme que l'on présentera ici un corpus paradigmatique, comprenant quatre auteurs d'élégies d'exil latines et néo-latines : Ovide, d'abord, fondateur du genre dans les *Tristes* et les *Pontiques*, puis Joachim Du Bellay, auteur des *Elegiae* (1558), Clément Janicki, qui a intitulé, comme Ovide, son recueil élégiaque *Tristia* (1542) et enfin Petrus Lotichius Secundus qui publia, entre 1551 et 1563, quatre livres d'*Elegiae*.

Si les deux premiers auteurs sont particulièrement célèbres, le polonais Clément Janicki et l'allemand Petrus Lotichius Secundus, après avoir bénéficié d'une large diffusion jusqu'au XVII^e siècle, ont connu une période d'éclipse. Ils méritent cependant que la recherche vienne aujourd'hui les tirer de leur long sommeil et l'œuvre de Petrus Lotichius Secundus, *princeps poetarum Germanorum*, a d'ores et déjà suscité un certain nombre d'études ces dernières années, notamment en Allemagne et aux Etats-Unis⁴. Outre le fait qu'ils n'ont

³ J. Du Bellay, *Élégies*, VII : « *Patriae desiderium* », dans J. D. B., *Oeuvres poétiques*, VII, *Œuvres latines : Poemata*, texte présenté, établi, traduit et annoté par G. Demerson, Paris, Nizet [Société des Textes Français Modernes], 1984, p. 1-18 :

« Celui qui, indifférent à tout, use sa liberté dans des contrées inconnues,
 Cherchant de-ci de-là une demeure dans un monde étranger
 Celui que ni le doux amour, ni sa famille,
 Ne pourrait rappeler, ni même quelque lien plus doux, s'il se peut trouver,
 Possède un cœur de fer, et aurait mérité, à peine sorti du ventre de sa mère,
 De voir les tigresses d'Hyrcanie lui offrir leurs mamelles.
 Mais mon cœur, non, n'est pas de pierre, ni même cuirassé de fer dur,
 Et je n'ai eu pour mère ni tigresse ni ourse,
 Pour qu'endurci, je sois insensible au doux amour de la patrie
 Et pour vouloir, exilé, passer au loin tant de mois.
 Car qu'est-ce que l'exil sinon d'avoir abandonné ses astres familiers,
 Sa patrie et les dieux tutélaires de son foyer ?
 Voici la troisième année que, sans ralentir, le Soleil a parcouru son orbe toute entière
 Depuis que j'ai été contraint de commencer à voyager si longuement,
 À mener une existence au loin, en étranger, sous des toits inconnus,
 À ne me souvenir qu'avec peine de mon cher Liré,
 À m'initier à d'autres usages, d'autres mœurs,
 Et à me forger un langage étranger aux sonorités encore inouïes. »

⁴ Cf., entre autres, W. Ludwig, « Petrus Lotichius Secundus and the Roman Elegists : Prolegomena to a study of Neo-Latin Elegy », *Litterae Neolatinae Schriften zur neulateinischen Literatur*, éd. L. Braun, W. Ehlers, P. G. Schmidt, Munich, Fink, 1989 [Humanistische Bibliothek, Reihe 1 ; Abhandlungen 35], p. 202-217 ; K. A. O'Rourke-Fraiman, *Petrus Lotichius Secundus, Elegiarum liber primus*, edited with an introduction, translation and commentary, Diss. Columbia University, New York, 1973 ; S. Zon, *Petrus Lotichius Secundus : Neo-Latin Poet*, Bern, Frankfurt a. M., New York, European University Studies, [Ser. 1, German Language and Literature, vol. 719], 1983 ; *Lotichius und die römische Elegie*, éd. U. Auhagen et E. Schäfer, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2001.

qu'une dizaine d'année d'écart (Janicki vécut entre 1516 et 1542 ou 1543 et Lotichius entre 1528 et 1560), les deux hommes présentent des similitudes biographiques. Tous deux sont d'humble extraction, fils de paysans (même si l'oncle de Lotichius, Petrus Lotichius Primus, est abbé). Leurs études furent marquées par l'influence de Mélanchthon et ils se firent remarquer, au cours de ces mêmes études, par la précocité de leur génie. Leur talent leur permit de trouver très vite de riches et puissants protecteurs : A. Cricius, puis P. Kmita pour Janicki et D. Stibar pour Lotichius. C'est à l'instigation de ces mécènes qu'ils quittèrent leur terre natale pour poursuivre leurs études à l'étranger, dans des pays réputés pour être plus « éclairés » que les leurs. Lotichius partit d'abord en France, à Paris et à Montpellier entre 1550-1554, puis en Italie, à Padoue et à Bologne, entre 1554 et 1556, voyage dont il revint malade et affaibli ; ces deux séjours inspirèrent respectivement les livres II et III des *Élégies*. Clément Janicki passa également une année à Padoue (1538-1539) qu'il dut quitter assez rapidement à cause d'importants problèmes de santé. Il faut ajouter à ces portraits qu'ils furent tous deux marqués par la guerre qui ravageait périodiquement l'Europe à cette époque. Clément Janicki déplore, dans les *Tristes*, la chute de Budapest, conquise par les Turcs en 1541, et Petrus Lotichius participa à la guerre de Smalkalde en 1546-1547, dans les rangs des princes protestants qui combattaient alors leur empereur, Charles Quint. Le récit de cet épisode douloureux occupe le livre I de ses *Élégies*.

Le présent article se propose donc d'examiner plus avant les relations douloureuses que ces poètes entretiennent avec l'altérité. On s'intéressera tout d'abord à leur rapport au monde étranger qui les entoure et ce sera l'occasion de s'interroger sur les modalités de la *retractatio* du modèle antique par les poètes de la Renaissance. On observe en effet une réelle dissymétrie entre la situation du poète latin, mort en exil sur une terre barbare, et celle de ses imitateurs humanistes qui quittent des contrées en apparence moins cultivées que celle qu'ils rejoignent, l'Italie en l'occurrence, perçue comme le paradis des esprits savants de l'époque. Dans la deuxième partie de cette étude, il faudra réfléchir aux traces laissées par cette confrontation à l'étranger sur la poésie de chacun de ces auteurs, en particulier sur celle des poètes humanistes qui ont opéré un choix linguistique signifiant, en adoptant la langue latine plutôt que les langues vernaculaires en pleine émergence.

Exil et altérité

La définition de l'exil donnée par Du Bellay insiste sur la douleur éprouvée par l'exilé, dépossédé du monde qu'il connaissait intimement et transporté dans un autre où tout lui paraît étrange et étranger. Le contact avec l'inconnu est parfois si violent qu'il peut générer chez les exilés des symptômes de malaise physique. Nason les décrit dans une épître élégiaque adressée à sa femme :

*Haec mea si casu miraris epistula quare
Alterius digitis scripta sit, aeger eram,
Aeger in extremis ignoti partibus orbis
Incertusque meae paene salutis eram.
Quem mihi nunc animum dira regione iacenti
Inter Sauromatas esse Getasque putes ?
Nec caelum patior nec aquis adsuevimus istis,
Terraque nescio quo non placet ipsa modo⁵.*

⁵ Ovide, *Tristes*, texte établi et traduit par J. André, Paris, Les Belles Lettres, 1987, III, 3, 1-8 :

Dans cet extrait, le poète antique dépeint son état sous des couleurs pathétiques. Ses maux physiques l'empêchent de prendre la plume et son esprit (*animus*) en est également accablé. Il cherche des causes rationnelles à son mal et envisage le changement de climat ou d'eaux, en adéquation avec les théories médicales contemporaines⁶. Il ne semble pourtant guère y croire et reste particulièrement vague à ce sujet, comme s'il se contentait de reprendre les lieux communs médicaux qui circulaient à l'époque. Mais il conclut cette évocation par une explication subjective, soulignant l'altérité indéfinissable de la terre d'exil (*nescio quo modo*) qui lui ôte tout charme à ses yeux.

L'étranger : hostis ou hospes ?

Ce sont surtout les peuples barbares, Sarmates et Gètes (évoqués au vers 6), qui heurtent la sensibilité du poète élégiaque sur sa terre d'exil. Les *Tristes* et les *Pontiques* aiment à offrir aux lecteurs romains des aperçus de ces peuplades exotiques aux moeurs étranges et terrifiantes. Elles composent autour de Nason un cercle de visages inconnus et hostiles parmi lesquels il éprouve plus fortement encore le sentiment de son isolement et de sa dérélition. Il n'est qu'un inconnu parmi des inconnus et il emploie fréquemment l'adjectif *ignotus* qui possède à la fois le sens actif « qui ne connaît pas » et passif « qui est inconnu ». Il redoute tout particulièrement de ne pas voir se pencher sur lui, au moment où il rendra son dernier soupir, un visage connu et chéri.

*Tam procul ignotis igitur moriemur in oris
Et fiet ipso tristia fata loco ;
Nec mea consueto languescent corpora lecto,
Depositum nec me qui fleat ullus erit ; (...)
Sed sine funeribus caput hoc, sine honore sepulcri
Indeploratum barbara terra teget !*

La barbarie des peuples semble contaminer la terre elle-même, dont ils sont issus. Le poète la qualifie en effet de « barbare » (*barbara terra*). Pire, cette contagion pourrait bien s'étendre jusqu'à Nason lui-même : sa mort sur la terre d'exil pourrait faire de lui, illustre

« Si par hasard tu t'étonnes que ma lettre
Soit écrite de la main d'un autre, sache que j'étais malade,
Malade aux confins d'un monde inconnu
Et prêt à désespérer de mon salut.
Quel sentiment est le mien, à ton avis, quand je repose dans cette sinistre contrée
Parmi les Sarmates et les Gètes ?
Je ne supporte pas le climat, ne m'accoutume pas à ces eaux :
Cette terre possède un je ne sais quoi qui me déplaît ».

⁶ Cf. Hippocrate, *Airs, eaux, lieux*, traduit par J. Jouanna, Paris, Les Belles Lettres, 1996, VII, p. 99-100 et Caelius Aurélien, *Maladies chroniques*, III, 10, 101 cité par J. Pigeaud, *La maladie de l'âme, Étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*, Paris, Les Belles Lettres, 1989, 2e tirage (1ère édition 1981) « l'hydrophobie », p. 112-120.

⁷ Ovide, *Tristes*, III, 3, 37-40 et 45-46 :

« Donc je mourrai si loin, sur des bords inconnus
Et les lieux mêmes rendront mon destin plus triste encore ;
Non, mes forces ne déclineront pas sur une couche familière,
Et il n'y aura personne pour me pleurer quand je rendrai le dernier soupir ; (...)
Et c'est sans cérémonie funèbre, sans l'honneur d'un tombeau
Que la terre barbare viendra recouvrir cette tête sans que personne ne l'ait pleurée ».

représentant de cette Rome qu'il a si souvent chantée dans ses élégies, un exilé pour l'éternité.

*Atque utinam pereant animae cum corpore nostrae
Effugiatque avidos pars mihi nulla rogos !
Nam si morte carens uacua uolat altus in aura
Spiritus et Samii sunt rata dicta senis,
Inter Sarmaticas Romana uagabitur umbras
Perque feros manes hospita semper erit.
Ossa tamen facito parua referantur in urna :
Sic ego non etiam mortuus exul ero⁸.*

Il lui faut pourtant affronter chaque jour ces êtres non seulement inconnus, mais bien souvent hostiles. Les Gètes, les Sarmates et bien d'autres populations encore forment le groupe de ceux que Nason qualifie généralement d'*hostes barbari*, « ennemis barbares ». Ils ne sont pas seulement étrangers au poète, ils lui sont même hostiles et représentent une menace constante pour sa tranquillité d'esprit. Nason prétexte même de cette insécurité permanente pour demander à Auguste de changer son lieu d'exil.

Pourtant, ce sont bien ces barbares qui, du moins dans l'imagination du poète humaniste A. Politien, furent les seuls à le pleurer au jour de sa mort.

*Nullus erat, nullus ; ueteres tu dura sodales
Heu procul a Ponto, Martia Roma, tenes.
Nullus erat ; procul ab, coniux paruique nepotes,
Nec fuerat profugum nata sequuta patrem.
Scilicet immanes Bessi flanique Coralli,
Aut uos, pelliti, saxea corda, Getae,
Scilicet horribili dederit solamina uultu
Sarmata ab epoto saepe uebendus equo,
Sarmata cui rigidam demisso in lumina frontem,
Mota pruinoso tempora crine sonant.
Sed tamen et Bessi extinctum et fleuere Coralli
Sarmataque et durus contudit ora Getes⁹.*

⁸ Ovide, *Tristes*, III, 3, 59-66, p. 70 :

« Ah, puissent nos âmes disparaître avec nos corps
Puisse aucune parcelle de mon être n'échapper au bûcher dévorant !
Car si, sans jamais mourir, dans l'air léger vole bien haut
Notre esprit et si les paroles du vieillard de Samos sont exactes,
Mon ombre romaine errera parmi les ombres sarmates
Et sera pour toujours étrangère parmi des manes sauvages.

Fais alors en sorte que l'on rapporte mes ossements dans une petite urne :

Ainsi, même si c'est dans la mort, je ne serai plus exilé.»

⁹ A. Politien, « Élégies », *Michele Marullo, Poliziano, Iacopo Sannazaro. Poesie Latine*, texte établi et traduit par L. Gualdo Rosa, Turin, Einaudi, 1976 (1re édition 1964), tome I, XIII, 15-26 :

« Il n'y avait personne, non personne ; ses vieux compagnons, hélas,
Toi, la rude Rome de Mars, tu les retiens bien loin du Pont.
Il n'y avait personne ; ah bien loin étaient son épouse et ses jeunes petits-enfants,
Sa fille n'avait pas suivi son père en exil.
Mais bien sûr, il y avait les Besses sauvages et les Coralles blonds,
Ou même vous, vêtus de peaux, Gètes au cœur de pierre,
Et bien sûr, il pouvait lire du réconfort sur les traits effrayants

Un siècle après Politien, en effet, les descendants de ces barbares apparaissent comme les véritables héritiers d'Ovide exilé. À l'instar d'Ovide, les poètes de la Renaissance présentent souvent ceux qu'ils rencontrent au hasard de leurs voyages comme des gens peu amicaux, voire inhospitaliers, donnant ainsi à leur déplacement l'empreinte caractéristique du sentiment d'exil. Ainsi, pour rentrer de Padoue en Pologne, C. Janicki doit traverser la Styrie. Dans cette région difficilement accessible, l'hostilité des habitants apparaît comme le reflet de l'hostilité du milieu naturel, peu accueillant pour l'homme.

*Quodque mali extremum est extremaque poena, per urbes
Stiriacas nobis ruraque cursus erat.
Tunc ego clamabam felicem ac esse beatum,
In Scythicis esset qui peregrinus agris.
Barbarius nihil est Alpina gente ferumque
Nil magis est, ipsi sint nisi forte lupi.
Aduena despectus cunctis, est hospes ut hostis,
Itala praecipue pallia quisquis habet.
Collige, quam potuit mihi tunc locus imbre madenti
Ille in inhumana commodus esse domo.
Adde, quod ignarus linguae, quibus aeger egebam,
Cogebar uariis significare notis.
Intellecta quidem sunt signa subinde, sed illic
Nemo, satisfactum qui mihi uellet, erat.
Ebria quin etiam risit me turba rogantem
Atque intellectas noluit esse preces.
Ergo mihi uetitos, ut certa uenena, coactus
Sum nimis esuriens sumere saepe cibos¹⁰.*

Du Sarmate souvent monté sur un cheval bien abreuvé,
Le Sarmate dont les cheveux couverts de givre tombent sur le front jusque dans les yeux
En bruissant quand il secoue la tête !
Et pourtant, ce sont les Besses qui, à sa mort, l'ont pleuré, et les Coralles ;
Le Sarmate et le rude Gète se meurtrirent le visage » (ma traduction).
¹⁰ C. Janicki, « Tristes », *Carmina*, éd. Ludwik Cwiklinski, Cracovie, Universitatis Jagellonicae, 1930 :
« Et comble de mes souffrances et de ma peine, c'est par les villes
Et par les campagnes de Styrie que passait ma route.
Moi, alors, je m'exclamais qu'était chanceux et même bienheureux
L'étranger qui traverse les contrées scythes.
Il n'y a pas plus barbare que le peuple des Alpes, et de race plus féroce
On ne peut trouver, sauf peut-être les loups eux-mêmes.
L'étranger y est méprisé de tous, on ne voit dans l'hôte qu'hostilité,
Surtout quand il porte un manteau italien.
Imagine donc combien, après que j'ai été trempé par une averse, cette place
Dans une demeure de rustres a pu m'être agréable.
Ajoute encore qu'ignorant de la langue, tout ce que ma maladie réclamait,
Il me fallait l'exprimer en faisant tous les signes possibles.
Et même si je suis sûr que ces signes étaient immédiatement compris, il n'y avait pourtant là
Personne qui eût la volonté de me satisfaire.
Même la populace ivre rit de mes requêtes,
Et refusa de comprendre mes prières.
Je fus donc contraint, quand je fus par trop affamé,
De consommer souvent des mets que l'on m'a interdit comme de véritables poisons ».

En composant ce tableau, le jeune Polonais suit les traces de son aîné romain et entend même le dépasser dans la peinture de ses souffrances. Également malade, il soutient que les habitants ne lui fournissent que boissons et aliments nocifs pour sa santé, et au vers 26, prétend que ces hôtes sont pires encore que les Scythes, allusion évidente à l'exil d'Ovide. L'incompréhension linguistique accroît encore le désarroi et la méfiance du jeune homme qui, comme Ovide¹¹, se sent menacé et moqué par l'emploi de cette langue inconnue. Le jeu étymologique du vers 29 formule de manière très claire le blâme que les poètes de notre corpus adressent à ceux qui leur rendent difficile le séjour en terre étrangère. Janicki reproche aux habitants de traiter l'étranger en ennemi, *hospes ut hostis*¹² : sur la terre étrangère où il s'est rendu, le poète ne se sent pas le bienvenu, il n'est pas un *hospes*, un hôte, mais un *hostis*, un ennemi. C'est en brouillant cette distinction quasiment sacrée que ces peuples sauvages trahissent leur barbarie et sortent de l'humanité.

Étrangeté et ethnocentrisme

Cette conception, qui transforme les étrangers en barbares dès l'instant où ils se montrent incapables de respecter les lois de l'hospitalité, est tributaire d'une vision ethnocentrique et d'une hiérarchie ethnologique que le poète serait incapable de remettre en cause. Ce sentiment de supériorité est aisément compréhensible chez le Polonais de passage parmi les peuples confinés des montagnes ou chez le Romain envoyé aux limites du monde connu. Pourtant, plusieurs indices montrent justement que la vision du poète romain sur son nouvel entourage évolue de manière discrète mais incontestable tout au long de ses deux recueils.

*Exercent illi sociae commercia linguae :
Per gestum res est significanda mihi.
Barbarus hic ego sum, qui non intellegor ulli,
Et rident stolidi uerba latina Getae,
Meque palam de me tuto male saepe loquuntur,
Forsitan obiciunt exiliumque mihi ;
Utque fit, in me aliquid, si quid dicentibus illis
Abnuerim quotiens adnuerimque, putant*¹³.

¹¹ Cf. Ovide, *Tristes*, III, 11, 7-10 :

*Barbara me tellus et inhospita litora Ponti
Cumque suo Borea Maenalis ursa uidet.
Nulla mihi cum gente fera commercia linguae ;
Omnia solliciti sunt loca plena metus.*

« Une terre barbare, les rivages inhospitaliers du Pont
L'Ourse du Ménale et son Borée me contemplent.
Je n'ai aucun échange linguistique avec ce peuple féroce,
Et tous ces lieux sont emplis d'une crainte inquiète. »

¹² L'expression apparaît déjà chez Tite-Live, *Histoire Romaine*, I, 59 sous la forme légèrement différente *hostis pro hospite*. Elle est appliquée à Sextus Tarquin qui a bafoué l'hospitalité offerte par son cousin Tarquin Collatin en violentant sa femme, Lucrèce.

¹³ Ovide, *Tristes*, 35-42 :

« Leurs échanges se font dans une langue commune,
Tandis que moi c'est par des gestes que je dois signifier ce que je veux.
Ici, c'est moi le barbare, moi que personne n'entend,
Et les Gètes grossiers se rient de mes mots latins,
Et même ils médisent de moi en ma présence, souvent et en toute quiétude,
Peut-être me jettent-ils au visage mon exil ;
Et d'ordinaire, à tout ce qu'ils disent

Ce passage constitue sans doute l'une des sources de l'extrait précédemment cité de Clément Janicki ; il contient également une formule particulièrement audacieuse qui frôle le paradoxe : *Barbarus hic ego sum*. Après avoir vécu si longtemps dans une ville intimement persuadée de sa supériorité militaire, politique et culturelle, le vieil homme découvre, avec surprise et douleur, qu'il peut être le barbare des barbares. La formule montre néanmoins que Nason se sent encore Romain, puisqu'il demeure dans un rapport d'altérité face aux Gètes. Le reste du passage évoque d'ailleurs l'isolement linguistique et relationnel du poète. En ce sens, ce passage a parfaitement sa place dans les *Tristes*, recueil composé peu après l'arrivée du poète à Tomes. Pourtant, en s'appliquant un qualificatif, *barbarus*, qui nie le fondement même de son identité, le poète fait preuve d'une réelle modernité de pensée. Il prend progressivement conscience du relativisme des cultures.

Nous pouvons relever un autre exemple de cette évolution. Dans les *Tristes*, Nason essaie de susciter la commisération de ses lecteurs et d'obtenir son retour en invoquant la suprématie incontestée de Rome par rapport au reste du monde. Mais, au fur et à mesure de son exil, il infléchit légèrement cette stratégie. S'il continue à répéter à l'envi que Rome est incomparable, il élargit sa perspective en évoquant plus généralement l'attachement au pays natal, allant jusqu'à envisager même le point de vue des barbares.

*Cum bene firmarunt animum praecepta iacentem
Sumptaque sunt nobis pectoris arma tui,
Rursus amor patriae ratione ualentior omni
Quod tua fecerunt scripta retexit opus.
Sive pium uis hoc, seu uis muliebre uocari,
Confiteor misero molle cor esse mihi.
Non dubia est Ithaci prudentia, sed tamen optat
Fumum de patriis posse uidere focis.
Nescio quo natale solum dulcedine cunctos
Ducit et inmemores non sinit esse sui.
Quid melius Roma ? Scythico quid frigore peius ?
Huc tamen ex ista barbarus urbe fugit.
Cum bene sit clausae cauea Pandione natae,
Nititur in siluas illa redire suas¹⁴.*

« Que je m'oppose ou que j'acquiesce, ils l'interprètent contre moi ».

¹⁴ Ovide, *Pontiques*, I, 3, 27-40 :

« Quand tes enseignements eurent bien affermi mon esprit terrassé,
Et que j'eus pris les armes que m'offrait ton cœur,
De nouveau l'amour de la patrie, plus puissant que toute raison
A défait l'ouvrage tissé par tes écrits.
Appelle cela dévouement, ou fais-en une faiblesse toute féminine,
J'avoue que, pour mon malheur, j'ai le cœur tendre.
L'on regarde sans suspicion la sagesse de l'homme d'Ithaque, et pourtant ce qu'il souhaite,
C'est pouvoir revoir la fumée du foyer de ses pères.
Je ne sais par quelle douceur le sol natal tous
Nous attire et empêche que l'on en perde le souvenir.
Quoi de mieux que Rome ? quoi de pire que le froid de Scythie ?
Pourtant c'est elle que gagne le barbare qui s'enfuit de cette capitale.
Même si la fille de Pandion se trouve bien enfermée dans sa cage,
Elle aussi aspire à revenir dans ses forêts ».

La description de cet attachement au pays natal forme un diptyque avec celle de son aversion pour la terre d'exil. Cet attachement présente le même caractère irrationnel (*ratione ualentior omni*), mis en évidence par l'emploi des interrogations rhétoriques du vers 37. Le comportement des barbares, en apparence incompréhensible, ne s'explique que par l'attrait puissant et irrésistible de la patrie. L'expression *nescio quo dulcedine* répond exactement au *nescio quo modo* employé auparavant pour tenter de cerner les raisons de l'aversion pour Tomes et ses environs. Que cette affection soit avouable (*pietas*) ou excessive (*muliebre*), elle constitue néanmoins un lien, ténu mais irréfutable, entre le poète et les barbares.

L'intérêt du passage réside dans cette prise en compte, encore fragile, du point de vue du barbare. Le Romain semble découvrir que l'on peut traverser la Méditerranée d'ouest en est de son plein gré et s'ouvrir à cette façon de pensée, car tandis que son exil se prolonge, il réalise peu à peu que son éloignement de Rome est sans doute définitif. Sous la pression des circonstances, il perçoit donc la nécessité de s'intégrer à la communauté qui, de fait, est la sienne et de changer le regard qu'il porte sur la terre d'exil. Il essaie pourtant de combattre l'éloignement par tous les moyens, et notamment par l'écriture. Toutes ses lettres servent à l'empêcher de devenir étranger à ses amis romains ; il lui faut à tout prix conserver ce lien d'identité, l'entretenir, l'évoquer, au moment même où il se sent devenir autre, métamorphosé par la double expérience de la vieillesse et de l'exil.

*Quo libet in numero me, Messaline, repono,
Sim modo pars uestrae non aliena domus*¹⁵.

Mais Nason ne peut s'empêcher de constater que, matériellement, il est plus proche des Gètes que des Romains. Après avoir découvert qu'il était le barbare des barbares, il lui faut accepter de devenir chaque jour plus étranger aux Romains¹⁶. La relégation a rendu problématique son identité romaine, mais l'irréductible altérité des peuples barbares de la Mer Noire l'empêche également de se mêler complètement à eux. Le poète risque de rester à jamais dans les limbes d'une identité indéfinie, d'être, pour l'éternité, un étranger, *hospita <umbra>* comme il l'écrivait dans les *Tristes* en imaginant la destinée de son âme après sa mort.

Ainsi, chaque jour, les liens avec sa terre d'exil se resserrent davantage. L'épigramme IV, 14 des *Pontiques*, l'une des dernières du recueil, relate la fureur des habitants de Tomes qui viendraient juste de découvrir le sort peu flatteur que leur réservait le poète dans ses écrits. Nason entame alors une longue défense des Tomitains que, pour la première fois, il distingue de leur terre.

*Sed nihil admisi, nulla est mea culpa, Tomitae,
Quos ego, cum loca sim uestra perosus, amo.
Quilibet excutiat nostri monimenta laboris :
Littera de uobis est mea questa nihil !
Frigus et incursus omni de parte timendos
Et quod pulsetur murus ab hoste queror.
In loca, non homines uerissima crimina dixi :*

¹⁵ Ovide, *Pontiques*, I, 7, 67-68, p. 29 :

« Donne-moi, Messalinus, le rang qui te plaira,

Pourvu que je ne sois pas étranger à ta maison. »

¹⁶ A. Politien, dans l'épigramme précédemment citée « *De Ouidii exsilio et morte* », 5-6 pousse le raisonnement jusqu'à son terme et reproche aux Romains de s'être montrés plus barbares (*pectora ... barbariora*) encore que les Gètes eux-mêmes en reniant un tel poète.

Culpatis uestrum uos quoque saepe solum. (...)
Adde quod, Illyrica si iam pice nigrior essem,
Non mordenda mihi turba fidelis erat.
Molliter a uobis mea sors excepta, Tomitae,
Tam mites Graios indicat esse uiros.
Gens mea Paeligni regioque domestica Sulmo
Non potuit nostris lenior esse malis. (...)

Il poursuit en rapportant aux lecteurs les honneurs civiques que Tomes a conféré à son illustre « invité », avant de conclure :

Quam grata est igitur Latonae Delia tellus,
Erranti tutum quae dedit una locum,
Tam mihi cara Tomis, patria quae sede fugatis
Tempus ad hoc nobis hospita fida manet¹⁷.

Cette affirmation a troublé les critiques qui y voient souvent une palinodie du poète¹⁸, mais ce jugement ne prend pas en compte le temps qui s'écoule entre le début de la rédaction des *Tristes* et celle des *Pontiques*. Cette élégie est l'une des dernières composées par Nason et l'on peut y lire la ferme volonté de prendre acte de la rupture progressive avec sa qualité de citoyen romain, mise à mal par l'exil. L'on peut y lire également sa progressive intégration à la cité de Tomes, qui, par sa situation ambiguë, mi-grecque, mi-barbare, et par son nom, étymologiquement lié à l'action de « couper », incarne finalement la cité idéale pour un poète entre deux mondes. C'est seulement dans les toutes dernières pages du recueil que, derrière les barbares de Tomes, Nason consent enfin à discerner des Grecs. Si les Tomitains font un pas dans sa direction, il accepte d'en faire un dans la leur : Tomes ne sera jamais sa patrie et conservera toujours une part d'étrangeté. En revanche, elle n'est plus qualifiée d'*hostis*, hostile, mais d'*hospita*, hospitalière.

¹⁷ Ovide, *Pontiques*, IV, 14, 23-30 ; 45-50 et 57-60 :

« Mais je ne me suis rien permis et ce n'est pas ma faute, Tomitains,
Vous pour qui, même si j'exècre votre terre, moi, j'ai une grande affection.
Qu'on scrute ce qui reste de mon travail,
Dans aucune de mes lettres, je ne me plains de vous !
Non, c'est le froid, les incursions terrifiantes venues de tous les horizons,
Et la muraille battue par l'ennemi, dont je me plains.
C'est contre les lieux, et non contre les hommes que j'ai exprimé des griefs des plus justifiés,
Vous-mêmes accusez aussi souvent votre sol. (...)
Ajoute que, même si j'étais plus noir que la poix d'Illyrie,
Je n'aurais aucun droit de m'en prendre à une foule loyale.
La délicatesse que vous avez mis à accueillir mon sort, Tomitains
Indique que des hommes si doux ne peuvent être que grecs.
Mon peuple, les Péligniens, et la terre de mes ancêtres, Sulmone,
N'auraient pu adoucir davantage mes malheurs. (...)
Ainsi, si Latone éprouva de la reconnaissance envers la terre de Délos,
Qui lui offrit un havre dans son errance,
Moi, j'ai pour Tomes autant d'affection, qui, alors que j'ai été banni du séjour de mes pères,
Reste pour moi à ce jour hospitalière et fidèle ».

¹⁸ J. André, p. 177, note 151 à la traduction des *Tristes*, est mal à l'aise avec cette affirmation. B. R. Nagle, *The poetics of exile, Program and Polemic in the Tristia and Epistulae ex Ponto of Ovide*, Bruxelles, Latomus, 1980, p. 167, lui assigne un caractère protreptique.

La revanche des barbares

L'itinéraire d'Ovide le conduit à découvrir que l'on peut être le barbare des barbares et la cible des moqueries de ceux que l'on raillait. Mais les poètes de la Renaissance n'envisagent pas leur séjour avec la même idée d'une supériorité acquise et incontestable sur le peuple qu'ils vont rencontrer. Certes, Clément Janicki peut laisser libre cours à sa veine satirique quand il écrit sur les montagnards de Styrie, mais il ne peut se montrer aussi aisément venimeux à l'encontre des Italiens de Padoue. Du reste, aucun des trois poètes humanistes ne part dans cet état d'esprit et tous quittent leur pays en espérant s'instruire en voyageant. Pourtant, après avoir rêvé de ces eldorados climatiques et culturels, les trois poètes néo-latins consacrent une ou plusieurs élégies à narrer les désillusions qui marquent leur séjour, sans parvenir pourtant à trouver des explications rationnelles à leur désenchantement.

*At quoties studia antiqua antiquosque sodales,
Et memini charam deseruisse domum,
Quondam ubi sollicitas Persarum temnere gazas,
Et foelix paruo uiuere doctus eram,
Ipsa mihi patriae toties occurrit imago,
Et toties curis torqueor usque nouis.
Utque nihil desit, nobis tamen omnia desunt,
Dum miseris noto non licet orbe frui.
Nec Ligeris ripas, saltus, syluasque comantes
Cernere et Andini pinguis culta soli,
Quae lacte et Baccho flauentis et ubere campi
Antiquae certant laudibus Italiae¹⁹.*

Certes, il convient de faire la part des rivalités (*certant*) entre les humanismes des différents pays qui, parfois, remettent en question la supériorité jusqu'alors incontestée de l'humanisme italien et lui reprochent d'être désormais surfait. Mais cette concurrence ne saurait rendre compte de la déception profonde d'un poète qui reconnaît que l'Italie reste une terre d'abondance (*utque nihil desit*), mais ne peut s'empêcher de ressentir un véritable manque. C'est moins l'Italie qui déçoit le poète que la France qui gagne un charme supplémentaire à être vue de loin. On reprochait à Ovide d'être de mauvaise foi en dressant un tableau exagérément sombre de Tomes et de ses environs, mais le poète antique prétendait moins offrir à son lecteur une description réaliste de cette région qu'une peinture de son humeur, plutôt sombre à son arrivée à Tomes et pendant de longues années ensuite. Les couleurs nuancées sous lesquelles Du Bellay et Lotichius viennent peindre qui l'Italie,

¹⁹ J. Du Bellay, *Élégies*, VII, 29-40 :

« Mais chaque fois que je me souviens d'avoir abandonné mes studieuses occupations, mes camarades d'antan,

Et ma chère demeure,

Où jadis j'avais acquis la sagesse de dédaigner les trésors des Perses et leurs alarmes,

Et de vivre content de peu,

À chaque fois, c'est l'image même de ma patrie qui surgit devant mes yeux,

Et je suis torturé par des soucis toujours nouveaux.

Et si rien ne nous manque, tout pourtant nous manque,

Aussi longtemps que – et c'est là notre malheur – nous ne pouvons jouir d'un monde familier.

Et je ne peux contempler les rives de la Loire, les pacages, les forêts chevelues,

Les riches cultures de la terre angevine,

Capables par le lait, par Bacchus et par la fécondité de la plaine blondissante

De rivaliser avec les éloges dont on a couvert l'Italie d'antan ».

qui la France, pourtant plus favorisées que leur terre d'origine, prouvent de manière éclatante que la description de la terre d'« exil » est tributaire de l'humeur du poète et non d'un quelconque désir de vérité. Les auteurs de la Renaissance viennent ainsi parachever l'œuvre ovidienne.

Pour justifier son désenchantement, Du Bellay invoque toujours la souffrance causée par le manque et l'inconnu que recèle ce monde étranger. L'Italie est aussi parfaite qu'un tableau, mais elle semble privée de cette âme que confèrent une longue fréquentation et une connaissance intime d'un pays. C'est donc sous ces climats plus heureux que les poètes humanistes éprouvent davantage le sentiment de leur misère. Lotichius n'hésite pas à peindre la froide Allemagne comme un *locus amoenus* plein de fraîcheur et d'agrément qu'il oppose à l'Espagne fertile et généreuse certes, mais trop caniculaire à son goût. L'utilisation d'un point de vue décentré permet donc de développer, à la Renaissance, l'une des virtualités les plus modernes du texte ovidien, celle du relativisme des cultures.

Être étranger dans son propre pays

Les poètes de la Renaissance viennent donc à la fois développer, enrichir, interroger et prolonger le texte ovidien par leurs propres expériences. Nous avons vu que Nason, forcé de passer sa vie entière en exil, finissait par trouver chaque jour moins étrangères les populations qui l'entouraient, tout en regardant, avec angoisse, s'accroître le fossé qui le séparait de ses anciens compatriotes. Au contraire, le séjour des poètes humanistes reste limité dans le temps et ils pensent connaître un rapide soulagement à leur nostalgie en retrouvant leur monde familier. Pourtant, le retour dans une patrie idéalisée pendant plusieurs mois ou années peut prendre un goût de cendres. Ils font bien souvent l'expérience que l'on peut se sentir étranger même parmi ses propres compatriotes. Au surprenant *barbarus hic ego sum* d'Ovide répond le célèbre paradoxe formulé par Du Bellay au sonnet 130 des *Regrets*. Après avoir rappelé tous les espoirs fondés sur son retour en France, il révèle au lecteur qu'il y est finalement aussi malheureux qu'à Rome.

*Adieu donques (Dorat) je suis encor' Romain,
Si l'arc que les neuf Sœurs te misrent en la main
Tu ne me preste icy, pour faire ma vengeance²⁰.*

C'est surtout chez Lotichius que ce sentiment est le plus perceptible. Dans le livre I, consacré à la narration de l'expérience militaire du jeune homme dans les rangs de la ligue de Smalkalde, il ne cesse de déplorer la différence morale qui le place à la même distance de ses compagnons d'armes, pleins d'une brutalité qui le heurte, que des étrangers combattus sur le champ de bataille.

*Quam miserum est rigido cum milite ducere uitam,
Qui putat armata cuncta licere manu !
Est etiam socios illis ingulare noluptas,
Perque uias dantur uulnera, perque domos.
His comes in uallo, nudoque sub aethere noctem
Exigo, & insomnes in statione uices²¹.*

²⁰ J. Du Bellay, « Les Regrets », *Œuvres poétiques*, éd. D. Aris et F. Joukovsky, Paris, Dunod, [Classiques Garnier], 1996, tome II, CXXX, 12-14.

²¹ P. Lotichius, *Élégies*, I, 1, 35-40 :

« Quel malheur de passer sa vie aux côtés d'un soldat endurci

Le jeune homme se sent donc irrémédiablement étranger à ces hommes sans foi ni loi, qui lui rappellent les barbares auxquels le poète des *Tristes* se trouvait confronté : une *iunctura* identique et des motifs similaires rattachent cette description à un passage dans lequel le poète antique évoque la souffrance que lui cause son sentiment d'être un étranger parmi des barbares,

*Vivere quam miserum est inter Bessosque Getasque*²² (...)

aux coutumes empreintes de cruauté et de sauvagerie

*Adde quod iniustum rigido ius dicitur ense,
Dantur et in medio vulnere saepe foro*²³.

Comme le poète antique, le poète humaniste réproouve la violence de ceux qui l'entourent et souhaite s'en différencier. Mais ces hommes restent ses compatriotes, contrairement aux barbares Gètes dont Ovide pouvait souligner l'altérité par rapport à lui-même, et cela rend sa souffrance plus violente encore. Le poète humaniste redoute d'être assimilé à ces brutes qui n'ont pas même de pitié pour qui leur ressemble (*socii*).

Le choix du destinataire de cette épître élégiaque est révélateur au contraire des affinités et des aspirations profondes du poète. En effet, il prend à témoin de cet exil intérieur Jacob Micyllus, son professeur, autre grand poète humaniste, dont il est bien plus proche par la pensée que de ceux qui l'entourent. En effet, malgré la séparation et l'éloignement, il peut l'imaginer avec plaisir et admiration se livrant à toutes ces activités qu'il voudrait lui-même accomplir.

Lotichius va jusqu'à se sentir plus d'affinités avec certains hommes qui, pourtant, sont ses adversaires sur le champ de bataille. Un épisode du livre I²⁴, bref mais particulièrement éclairant, narre la rencontre de deux jeunes poètes, Franciscus et Herdesianus, amis de Lotichius, avec un groupe d'ennemis. L'aventure aurait largement pu se solder par la capture ou la mort des protagonistes, mais finit heureusement :

*Ventum erat in campum, redit hostis, & ecce cohortis
Ductor anbelanti nos petit acer equo.
Stamus, & Aoniae cultores dicimus artis,
Inmunes belli nos habuisse manus.
Nomen ad Aonidum, iuvenes confidite, dixit,
Nos etiam mites erudiere Deae.
Quod si forte procul uestras peruenit ad aures,*

Qui considère qu'avoir une arme à la main donne tous les droits !
Ils trouvent même du plaisir à égorger leurs alliés,
Et tantôt par les routes, on frappe, tantôt par les maisons.
C'est en la compagnie de tels hommes que, sur un rempart, à la belle étoile,
Je passe la nuit, et mes tours de garde, sans sommeil ».

²² Ovide, *Tristes*, IV, 1, 67 :

« Quel malheur de vivre parmi les Besses et les Gètes ! »

²³ Ovide, *Tristes*, V, 10, 43-44 :

« Ajoutez qu'une justice injuste est souvent prononcée par le glaive inflexible
Et que l'on frappe souvent en plein Forum ».

²⁴ Ce récit se trouve dans la dixième élégie, largement commentée par G. Vogt-Spira, « Klage nach glücklicher Rettung ; Lotichius, Elegie, I, 10 », *Lotichius und die römische Elegie*, p. 85-95.

*Sincerus priscis Actius ortus auis :
Actius Hesperis fama bene notus in oris,
Pinguia Sebethi qua rigat arua liquor ;
Illi ego me ueteri consanguinitate propinquum
Glorior, & uates, uatis amicus, amo.
Impia nec praedae me traxit in arma cupido.
Cum populis terras cura uidere fuit.
Sic ait, & nobis, ubi Caesar agebat, in urbem
Exhibuit tutas ipse cohorsque uias²⁵.*

La description initiale de l'ennemi, avant qu'il ne se présente, rappelle la description des barbares qui viennent semer terreur et désolation devant les portes de Tomes. À ce point-là du récit, le chef de la cohorte est encore l'ennemi, l'étranger, prêt à tuer. Tout bascule pourtant rapidement : à la mention des Muses, l'hostilité disparaît. Les deux jeunes gens sont sauvés par la présence dans le camp ennemi d'un chef qui partage leur goût pour la poésie. Pendant un bref instant, *militia* et *Musa* semblent cohabiter harmonieusement. Ce sont les Muses pacifiques et l'art poétique qui rapprochent les ennemis, puisque le capitaine adverse est allié à un illustre poète néo-latin, Jacques Sannazar, désigné ici sous son surnom poétique *Actius Sincerus*²⁶. Les vers 67-68 constituent le cœur du passage : le long adjectif *propinquum* a été placé à la fin du vers pour mettre en avant la parenté du soldat avec le poète néo-latin, mais aussi l'union de cœur entre cet homme et les poètes qu'il rencontre. Le polyptote *uates/uatis* et le jeu de dérivation *amicus/amo* expriment stylistiquement les liens étroits qui se tissent spontanément entre les membres d'une même famille spirituelle, celle des poètes et des amoureux de la poésie. Le cosmopolitisme de la poésie l'emporte sur l'attachement à un parti dans cette guerre civile que les poètes exècrent au nom même des Muses. En effet, les déesses pacifiques encouragent leurs adeptes à se garder des combats, et, quand ils y participent, à s'y montrer nobles et généreux.

²⁵ P. Lotichius, *Élégies*, I, 10, 57-72 :

« On était parvenu dans la plaine, mais l'ennemi revient, et voici qu'à la tête de sa cohorte,

Il nous rattrape en chevauchant impétueusement son cheval hors d'haleine,

Nous lui faisons front et nous présentons : adeptes de l'art des Muses,

Nous avons gardé nos mains pures des combats.

En entendant le nom des Muses, il nous dit ' Reprenez confiance, jeunes gens,

Nous aussi, ce sont les paisibles déesses qui nous ont instruits.

Et si par hasard est venu de contrées éloignées pour frapper vos oreilles,

Le nom de Sincerus Actius, né de lointains aïeux,

Actius, dont la réputation est bien connue sur les rivages du couchant,

Là où l'onde du Sébéthos irrigue des terres fertiles,

Sachez que je peux me vanter qu'un lien de sang ancien m'unit à lui.

Aussi, ami d'un poète, j'ai de l'amitié pour tous les poètes.

Ce n'est pas le désir impie du butin qui m'a attiré sous les armes,

Mais le souci de découvrir des terres et leurs peuples.'

Voilà ses mots, et comme nous voulions nous rendre dans la ville où César séjournait

Lui-même et sa cohorte nous ménagèrent des routes sûres. »

²⁶ J. Sannazar, au demeurant, a lui-même subi l'épreuve de l'exil.

EXIL ET ALTÉRATION POÉTIQUE

« *Je est un Autre* »

Si la poésie parvient à réunir des ennemis sur un champ de bataille, c'est, semble-t-il, parce qu'elle est porteuse de valeurs universelles et capable de conduire ses adeptes à transcender les appartenances nationales. Pour autant, écrire de la poésie est un acte de langage qui ne peut manquer d'être affecté par la fréquentation d'un milieu étranger. En effet, elle impose au poète d'employer une *autre* langue. Cet éloignement, qui bouleverse profondément l'identité du poète, et cette immersion linguistique de longue durée dans une langue étrangère provoquent nécessairement une altération du rapport du poète à sa propre langue, et donc à sa poésie. Ainsi, dans l'un des premiers exemples cités dans cette étude, Ovide expliquait à sa femme que la lettre qu'il lui envoyait avait été écrite par un autre (*aliena manu*). On peut imaginer que le poète, trop faible, avait dicté sa lettre à l'un de ses serviteurs, mais l'expression peut prendre un sens métapoétique. La maladie qui mine le poète est provoquée par le vaste bouleversement de sa vie et de son milieu, bouleversement qui n'est pas sans l'affecter lui-même et sans transformer profondément sa poésie, qui devient le produit de cet autre « moi » en gestation, le « moi » de l'exilé.

Nous pouvons ainsi dégager des motifs communs caractéristiques de cette poésie d'exil qui dérivent de cette altération de la relation du poète à sa poésie. Alors que l'écriture semblait pour tous couler de source auparavant, les poètes exilés racontent que leur arrivée en pays étranger coïncide avec une crise de leur inspiration. La relation autrefois évidente qu'ils entretenaient avec leurs Muses devient soudain problématique : les mots et les idées semblent se dérober sous leur plume.

Pour Clément Janicki, c'est l'inquiétude autour de son séjour à Padoue qui paralyse son inspiration :

*De cunctis solae subeunt haec damna Camenae ;
De cunctis solas haec mea laedit hiems.
Non amat haec curas genialis turba dearum
Nec vult sollicitas ante uenire fores*²⁷.

Comme Ovide, même s'il n'hésite pas à souligner les différences avec son illustre modèle, il réclame l'indulgence de ses lecteurs, dès sa première élégie, en rappelant les sombres heures qui ont entouré la composition du recueil et justifié son titre.

*Agnoscas errata, quibus si pagina nobis
Villa uacat, certe pagina rara uacat.
Nec mirum ; quia, dum scribo haec, quae ferre iuberis,
Et cano flebilibus qualiacumque modis,
Non mihi Pieridas, sed Mortem astare uidebam,
Prensantem nigra me calamumque manu.
Quod si quid lector Nasoni ignoscit, in atro*

²⁷ C. Janicki, *Tristes*, III, 15-18 :

« Parmi toutes mes occupations seules mes Camènes éprouvent un revers,
Parmi toutes mes occupations, elles sont les seules à souffrir de l'hiver que je traverse.
La troupe féconde de ces déesses n'aime pas les soucis
Et refuse de s'approcher des portes que l'inquiétude tourmente ».

*Tempore quod plectri languidioris erat,
Nec mihi durus erit, qui, dum scribo ista querorque,
Non exsul, sed iam nil nisi funus eram*²⁸.

Écrire ailleurs

C'est en effet Nason, qui, le premier, a introduit le motif de l'affaiblissement du génie poétique en exil. Ses deux recueils sont émaillés de déclarations dans lesquelles le poète affirme que sa poésie d'exil est bien inférieure à ses oeuvres poétiques précédentes, qu'elle émane d'une veine appauvrie par les malheurs. La faiblesse de la voix du poète élégiaque est évidemment un *topos* du genre, mais le thème revient avec tant d'insistance dans la poésie d'exil qu'il nous semble impossible de le négliger. Quelles causes les auteurs assignent-ils à cette prétendue décadence ? Le poète antique donne une responsabilité importante aux lieux et aux circonstances qui marquent la composition du recueil.

*Contudit ingenium patientia longa malorum
Et pars antiqui nulla uigoris adest.
Saepe tamen nobis, ut nunc quoque, sumpta tabella est
Inque suos uolui cogere uerba pedes :
Carmina scripta mihi sunt nulla aut qualia cernis,
Digna sui domini tempore, digna loco*²⁹.

Lotichius fait un aveu semblable aux Muses dans ses *Élégies* :

*Vos quoque sum lituos inter ueneratus, & enses,
Quodque fuit uacuum tempus ab hoste, dedi.
Deque tot amissis etiam nunc pauca supersunt
Carmina, militiae tempore facta meae.
Vade agendum, consuesce legi, manibusque teneri ;
Parue, sed auctori care, libelle, tuo.
Non ego te uiridi genui proiectus in umbra,
Otia quae sacris uatibus esse solent :
Sed trepidas inter pugnas, dum Carolus armis
Caesar ad infaustas fulminat Albis aquas*³⁰.

²⁸ C. Janicki, *Tristes*, I, 80-89 :

« Reconnais tes erreurs : si l'une de nos pages en est dépourvue,
C'est certainement qu'elle est courte.

Rien d'étonnant à cela : tandis que j'écrivais les pages qu'il te faut porter

Et que je composais tous mes poèmes sur des rythmes affligés,

Ce n'était pas les Piérides, mais la Mort que je voyais à mes côtés,

Tenant dans sa main noire ma plume et moi-même.

Et si le lecteur pardonne à Nason

D'avoir, dans de sombres circonstances, laissé entendre des accents affaiblis,

Il ne se montrera pas dur envers moi, qui au moment où j'écrivais et me plaignais,

N'étais pas exilé, mais plutôt déjà mort ».

²⁹ Ovide, *Tristes*, V, 12, 31-36 :

« Endurer longtemps ces malheurs a brisé mon inspiration

Et il ne reste plus rien de sa force d'autrefois.

Et pourtant souvent, comme aujourd'hui encore, j'ai saisi une tablette

Et voulu forcer les mots à s'inscrire dans le mètre :

Mais je n'ai composé aucun poème, ou bien des poèmes comme ceux que tu as sous les yeux

Reflets des circonstances qui frappent leur maître et reflets du lieu ».

Le lieu, les circonstances et l'entourage étranger du poète laissent donc leur empreinte sur sa poésie qui devient elle-même étrangère au poète. On comprend alors que Du Bellay écrive, en latin,

*Non mihi Laurentes Nymphae sylvaeque uirentes
Nec mihi, quae quondam, florida rura placent.
Ipsae etiam quae me primis docuere sub annis
Ad citharam patrio flectere uerba sono,
Heu fugiunt Musae, refugitque auersus Apollo,
Et fugiunt digitos mollia plectra meos³¹,*

mais aussi en français, dans le célèbre sonnet VI des *Regrets*,

*Ceste divine ardeur, je ne l'ay plus aussi,
Et les Muses de moy, comme estranges, s'enfuyent³².*

« Plonger (...) Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau » ; langue poétique, langue étrangère

Les Muses fuient le poète et les nouvelles œuvres apparaissent alors comme le fruit d'un effort, d'un travail (*labor*) bien plus important que les premières. L'*ingenium* se dérobe au poète *nates* qui devient, plus que jamais, *poeta*, artisan s'efforçant de donner une belle forme à une matière verbale qui lui résiste. Sa poésie, au contact de l'inconnu et de la souffrance qu'il suscite, prend une consonance étrange et étrangère : il est contraint de changer de sujets, de renouveler les *topoi* traditionnels de l'Élégie érotique car la terre d'exil ne lui offre plus rien de doux à aimer et à chanter. Cette modification de la *materia* poétique affecte nécessairement la tonalité des recueils d'exil par rapport à ceux qui les précèdent. Je citerai ici un extrait du poète Sagon, auteur d'un recueil d'*Élégies*

*Je ne dy pas que cela ne fust mieulx,
Mais j'ay au cuer tant de colere & d'ire
Qu'ayant perdu toute grace à bien dire,
Je suis contrainct mon doulx stille estranger,*

³⁰ P. Lotichius, *Élégies*, I, 11, 55-64 :

« Vous aussi, j'ai continué à vous vénérer au milieu des clairons et des épées,
Et tout le temps libre que me laissait l'ennemi, je vous l'ai consacré.
Si j'ai perdu de nombreux poèmes, quelques-uns survivent aujourd'hui encore
Composés au temps de mon engagement militaire.
Eh bien, accoutume-toi à être lu, à être manipulé ;
Tu n'es qu'un bref opuscule certes, mais cher au cœur de ton auteur.
Non, ce n'est pas couché dans l'ombre verte que je t'ai donné naissance, moi,
Fruit d'un loisir qui d'ordinaire échoit aux poètes sacrés,
Mais dans les frissons des combats, tandis que l'empereur Charles
Lançait la foudre de ses armées au bord des ondes infortunées de l'Elbe ».

³¹J. Du Bellay, *Élégies*, VII, 55-60 :

« Non, ni les nymphes des Laurentes, ni les forêts verdoyantes,
Ni les campagnes en fleur comme jadis ne parlent à mon cœur.
Et même celles qui, dans mes toutes premières années, m'avaient enseigné
À accorder les mots de la langue de mes pères à la cithare,
Les Muses, hélas, me fuient, Apollon se détourne et s'enfuit,
Et le plectre délicat fuit mes doigts ».

³² J. Du Bellay, *Regrets*, VI, 13-14.

*Et mes dixains en tristes vers changer*³³.

Mais les bouleversements qui affectent la *materia* du poète ne sont pas les seuls à le préoccuper. Plongé au cœur d'un univers étranger, il lui faut non seulement chercher ses Muses mais aussi ses mots : Nason avoue que des mots en gétique se glissent dans sa poésie – même si cette affirmation n'est confortée par aucun exemple – et que sa Muse devient chaque jour plus barbare. Il sait que l'on reconnaîtra son livre à cet air étranger qui témoignera de son origine et l'empêchera de rester inconnu à Rome. Dans les *Tristes*, il déplore ce qu'il considère comme une atteinte à la pureté de sa langue et tente d'y résister :

*Ille ego Romanus uates – ignoscite, Musae ! –
Sarmatico cogor plurima more loqui.
Et pudet et fateor, iam desuetudine longa
Vix subeunt ipsi uerba latina mihi.
Nec dubito quin sint et in hoc non pauca libello
Barbara : non hominis culpa, sed ista loci*³⁴.

En revanche, dans les *Pontiques*, quand, à son corps défendant, l'écart avec son environnement commence à se réduire, c'est la langue latine qui, prétend-il, semble lui devenir étrangère paradoxalement : il avoue même avoir composé un long éloge d'Auguste en gétique.

*Nec te mirari, si sint uitiosa, decebit
Carmina quae faciam paene poeta Getes.
A ! pudet et Getico scripsi sermone libellum
Structaque sunt nostris barbara uerba modis :
Et placui – gratare mihi ! – coepique poetae
Inter inhumanos nomen habere Getas
Materiam quaeris ? Laudes : de Caesare dixi
Adiuta est nouitas numine nostra dei*³⁵.

Cet usage d'une autre langue constitue l'indice le plus flagrant du profond renouvellement (*nouitas*) de son inspiration, mais la poésie en gétique apparaît également

³³ Sagon, *Élégies*, II, 40-44, cité par Christine M. Scollen, *The birth of the Elegy in France 1500-1550*, Genève, Droz, p.171.

³⁴ Ovide, *Tristes*, V, 7, 55-60 :

« Moi-même qui suis un poète Romain – pardonnez-moi, Muses –
Je suis forcé de parler souvent à la façon Sarmate.
J'en rougis mais je l'avoue, j'ai depuis longtemps déjà perdu l'habitude
D'user de mots latins et ils me viennent avec peine aux lèvres.
Et je ne doute pas que, même dans ce petit livre, on trouve un certain nombre
D'expression barbares : la faute n'en revient pas à l'homme, mais au lieu ».

³⁵ Ovide, *Pontiques*, IV, 13, 17-24 :

« Il ne te faudra pas t'étonner, si mes poèmes présentent des vices :
Moi qui les compose, je suis presque un poète gète.
Ah ! j'en rougis : j'ai écrit un petit ouvrage en langue gète
Et j'ai disposé les mots barbares selon nos mesures :
J'ai plu – félicite-moi ! – et j'ai commencé
D'acquérir une renommée parmi les Gètes grossiers.
Tu me demandes le sujet ? Des éloges : j'ai parlé de César !
C'est sa divinité qui a soutenu notre élan novateur ».

comme une médiation qui permet au poète romain d'accourcir la distance qui le sépare de son entourage étranger. Du Bellay justifie ainsi son choix de recourir à la langue latine *Changeant à l'étranger [s]on naturel langage*³⁶ dans le sonnet (en français) qu'il adresse à Ronsard dans les *Regrets* : il a besoin de se faire entendre et il lui semble difficile de composer de la poésie sans imaginer un public pour l'apprécier.

*Et quoy (Ronsard) et quoy, si au bord estranger
Ovide osa sa langue en barbare changer
Afin d'estre entendu, qui me pourra reprendre*

*D'un change plus heureux ? nul, puis que le François,
Quoy qu'au Grec et Romain égalé tu te sois,
Au rivage Latin ne se peult faire entendre*³⁷.

Mais la recherche d'un public n'est sans doute pas l'unique motif qui pousse ces poètes à explorer une langue étrangère. Pour reprendre la célèbre formule de Baudelaire qui clôt le poème « le Voyage », adressé à la Mort et situé à la fin des *Fleurs du Mal*, nous pourrions dire que l'exil, forme de mort symbolique, et le choix d'écrire dans une langue qui leur est étrangère, permet à nos quatre poètes de « plonger (...) au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau. ».

*Nunc miseri ignotis caeci iactamur in undis,
Credimus et Latio lintea nostra freto.
Hoc Latium poscit ; Romanae haec debita linguae
Est opera ; huc Genius compulit ipse loci.
Sic teneri quondam uates praeceptor Amoris,
Dum procul a patriis finibus exul agit,
Barbara (nec puduit) Latiis praelata Camoenis
Carmina non propriam condidit ad citharam*³⁸.

³⁶ Le choix du latin par Joachim du Bellay pour composer de la poésie a suscité une importante littérature, notamment parce qu'il était le rédacteur officiel de la *Deffence et Illustration de la Langue Française* qui prônait l'usage exclusif des langues vernaculaires. Nous ne citons ici que les études les plus importantes, les articles de M. Smith « Joachim du Bellay's renown as a latin poet », *Acta conuentus neo-latini Amstelodamensis*, éd. P. Tuynman, Munich, W. Fink, 1979, p. 928-942 ; K. Lloyd Jones, « L'originalité de la vision romaine chez du Bellay », *Réforme Humanisme Renaissance*, 12, décembre 1980, p. 13-21 ; G. Demerson, « Les obsessions linguistiques de Joachim Du Bellay », *Acta conuentus neo-latini Turonensis, Université François-Rabelais 6-10 septembre 1976*, éd. J.-C. Margolin, Paris, Vrin, 1980, p. 513-527 et « Du Bellay et ses deux Muses », *Réforme Humanisme Renaissance*, 12, 1981, p. 35-40 ; E. Ginsberg « Joachim du Bellay's latin poem « patriae desiderium » and his vernacular poetry », *Acta conuentus neo-latini Turonensis, Université François-Rabelais 6-10 septembre 1976*, éd. J.-C. Margolin, Paris, Vrin, 1980, p. 529-536 et l'ouvrage de P. Galand-Hallyn, *Le « Génie » latin de Joachim Du Bellay*, La Rochelle, Rumeur des Âges, 1995.

³⁷ J. Du Bellay, *Les Regrets*, X, 9-14, p. 44.

³⁸ J. Du Bellay, *Élégies*, VII, 69-76 :

« Maintenant, misérables et aveugles, nous sommes ballottés sur des ondes inconnues,

Et nous confions nos voiles à la mer Latine.

C'est ce que réclame le Latium ; nous devons cet effort à la langue Romaine

Le Génie du lieu lui-même m'y a forcé.

C'est ainsi qu'autrefois le poète précepteur du tendre Amour,

Tandis qu'il vivait exilé loin des terres de ses pères,

Composa des poèmes barbares (sans en rougir), les ayant préférés aux Camènes Latines

Sur une cithare qui n'était pas la sienne ».

Joachim Du Bellay n'a pas hésité à infléchir la relation au bilinguisme de son modèle pour servir sa cause : la parenthèse *nec puduit* s'oppose explicitement à toutes les déclarations du poète antique précédemment citées. Néanmoins, il ne trahit pas complètement le sens du poème ovidien car il est vrai que, contrairement à toutes ses affirmations, Nason semble en retirer une certaine fierté. L'exil apparaît alors comme un enrichissement, non pas matériel – ce qui serait bien trop vulgaire pour des poètes élégiaques – mais spirituel. Il donne l'occasion au poète d'expérimenter – amère révélation – la fécondité poétique de la douleur.

*O beaux discours humains ! je suis venu si loing,
Pour m'enrichir d'ennuy, de vieillesse, et de soing,
Et perdre en voyageant le meilleur de mon aage.*

*Ainsi le marinier souvent pour tout tresor
Rapporte des harencs en lieu de lingots d'or,
Aiant fait, comme moy, un malheureux voyage³⁹.*

La stupeur initiale qui frappe le poète déraciné suspend un instant sa parole : c'est la crise d'inspiration, la maladie physique et psychique qui secoue le poète. Mais l'adversité, la douleur et l'inconnu finissent par nourrir cette inspiration qui exige alors une langue nouvelle, une langue étrangère qu'il lui faut apprivoiser. C'est parfois une véritable langue étrangère, comme le grec ou le latin, et c'est parfois, tout simplement, leur propre langue à laquelle cette inspiration nouvelle donne un second souffle. La poésie seule sait arracher les mots à la gangue du quotidien et leur rendre l'étrangeté originelle qui est celle de tout signifiant par rapport à un signifié.

*Les mots que j'emploie,
Ce sont les mots de tous les jours, et ce ne sont point les mêmes !
Vous ne trouverez point de rimes dans mes vers ni aucun sortilège. Ce sont vos phrases mêmes. Pas aucune de vos phrases que je ne sache reprendre⁴⁰.*

La création d'une patrie poétique.

La poésie se voit alors dotée d'un pouvoir presque surnaturel : capable de rendre étranges les mots qu'elle emploie, elle peut également ravir le poète au monde qui l'entoure pour l'installer dans celui qu'elle a forgé par sa création, véritable patrie du poète. Le qualificatif d'*hospita*, « étrangère et hospitalière » qu'Ovide accorde à Tomes, revient également sous sa plume accolé à la Muse.

*Et tamen ad numeros antiquaque sacra reuerti
Sustinet in tantis hospita Musa malis⁴¹.*

La langue poétique transfigure l'environnement du poète et fait du paysage cher à son cœur un véritable poème. Une simple comparaison métamorphose Tomes en Délos, la patrie

³⁹ J. Du Bellay, *Les Regrets*, XXXII, 9-14.

⁴⁰ P. Claudel, *Cinq grandes Odes*.

⁴¹ Ovide, *Tristes*, IV, 1, 87-88 :

« Et cependant, la Muse, mon hôte, s'efforce dans de si grands malheurs
De revenir à ses mètres et à ses cérémonies d'autrefois ».

d'Apollon, dieu des poètes⁴². La magie de la Muse latine transforme le petit Liré qui traverse l'Anjou bellayen en *Lyrinus*, et le Kinzig qui arrose l'Allemagne lotichienne en *Cynthius*, deux appellations qui évoquent le dieu et l'instrument favori des poètes, Apollon et sa lyre. Chez Lotichius encore, nous pouvons relever une modification particulièrement révélatrice dans la dixième élégie entre l'édition de 1551 et l'édition de 1563. Le poète avait commencé par écrire

*Namque loci rursus tangor natalis amore*⁴³

et remplaça finalement *loci natalis* par *Musarum* dans la deuxième version du texte, témoignant de la liaison étroite entre l'un et l'autre :

*Namque iterum dulci Musarum tangor amore
Et me iam belli militiaeque pudeat*⁴⁴

Entre les deux versions, Lotichius est retourné dans sa patrie : l'expérience du retour au pays natal s'est révélé pour lui aussi décevante que pour Du Bellay et, comme lui, il a compris que la patrie réelle ne sera jamais aussi belle que la patrie poétique⁴⁵ qu'il poursuit. Seule la Muse est capable de suspendre, par intermittence, le sentiment d'étrangeté qui l'étreint constamment dans le monde réel. La quête de ces instants de grâce oriente donc sa poésie, comme elle guidera celle d'un voyageur immobile du XIX^e siècle, le poète Charles Baudelaire ou, plus tard encore, celle du poète Saint-John Perse. Nous concluons cette étude en citant quelques vers de l'auteur d'*Exil* qui nous semblent résumer parfaitement notre propos.

*L'exil n'est point d'hier ! l'exil n'est point d'hier ! « Ô vestiges, ô prémises »,
Dit l'étranger parmi les sables, « toute chose au monde m'est nouvelle !... » Et la naissance de son chant
ne lui est pas moins étrangère*⁴⁶.

⁴² *Pontiques*, IV, 14, 57-58.

⁴³ P. Lotichius, *Élégies*, I, 10, 85 (1551) :

« Car je suis de nouveau touché par l'amour de ma terre natale ».

Ce vers est une reprise d'un vers des *Métamorphoses* d'Ovide, texte établi et traduit par G. Lafaye, revu par H. Le Bonniec, Paris, Belles Lettres, 2002 (1^{re} édition 1928), VIII, 183-184, p. 67 :

Daedalus interea Creten longumque perosus

Exilium tactusque loci natalis amore.

« Cependant Dédale, las de la Crète et d'un long exil, sentait renaître en lui l'amour du pays natal ».

⁴⁴ P. Lotichius, *Élégies*, I, 10, 87 :

« Car de nouveau, je suis touché par le tendre amour des Muses,

Et je rougis de la guerre et de m'être engagé comme soldat ».

Dans les écrits d'exil ovidiens, des expressions semblables au *tangor amore* du vers 87 se trouvent à plusieurs reprises ; l'amour de la patrie est évoqué notamment dans ces termes en *Tristes*, I, 3, 49 et *Pontiques*, I, 3, 29.

⁴⁵ Pour une réflexion sur les deux patries du poète, voir G. H. Tucker, « Writing in exile : Joachim Du Bellay, Rome and Renaissance France », *Travel fact and travel fiction, studies on fiction, literary tradition, scholarly discovery, and observation in travel writing*, éd. Z.R.W.M. von Martels, New York, Brill, 1994, p. 120-139.

⁴⁶ Saint-John Perse, *Exil*, II, Paris, Gallimard, 1960.

Bibliographie

Demerson, G., « Les obsessions linguistiques de Joachim Du Bellay », *Acta conuentus neo-latini Turonensis, Université François-Rabelais 6-10 septembre 1976*, éd. J.-C. Margolin, Paris, Vrin, 1980, p. 513-527.

« Du Bellay et ses deux Muses », *Réforme Humanisme Renaissance*, 12, 1981, p. 35-40.

Galand-Hallyn, P., *Le « Génie » latin de Joachim Du Bellay*, La Rochelle, Rumeur des Âges, 1995.

Ginsberg, E., « Joachim du Bellay's latin poem « patriae desiderium » and his vernacular poetry », *Acta conuentus neo-latini Turonensis, Université François-Rabelais 6-10 septembre 1976*, éd. J.-C. Margolin, Paris, Vrin, 1980, p. 529-536.

Kumaniecki, K., « La poésie latine en Pologne à l'époque de la Renaissance », *Bulletin de l'association Guillaume Budé* 20, Paris, Belles-Lettres, 1961, p. 580-593.

Lewandowski, I., « Clemens Ianicius : Ouidius Polonus (1516-1543) », *Les études classiques*, 1997, p. 309-322.

Lloyd Jones, K., « L'originalité de la vision romaine chez du Bellay », *Réforme Humanisme Renaissance*, 12, décembre 1980, p. 13-21.

Lotichius und die römische Elegie, éd. U. Auhagen et E. Schäfer, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2001.

Ludwig, W., « Petrus Lotichius Secundus and the Roman Elegists : Prolegomena to a study of Neo-Latin Elegy », *Litterae Neolatinae Schriften zur neulateinischen Literatur*, éd. L. Braun, W. Ehlers, P. G. Schmidt, Munich, Fink, 1989 [Humanistische Bibliothek, Reihe 1 ; Abhandlungen 35]p. 202-217.

Nagle, B. R., *The poetics of exile, Program and Polemic in the Tristia and Epistulae ex Ponto of Ovide*, Bruxelles, Latomus, 1980.

O'Rourke-Fraiman, K. A., *Petrus Lotichius Secundus, Elegiarum liber primus*, edited with an introduction, translation and commentary, Diss. Columbia University, New York, 1973.

Segel, H. B., « Clemens Ianicius, the fragile Blossom of Polish Latinity », *Renaissance culture in Poland, the rise of humanism 1470-1543*, Ithaca and London, Cornell University Press, 1989, p. 227-249.

Smith, M., « Joachim du Bellay's renown as a latin poet », *Acta conuentus neo-latini Amstelodamensis*, éd. P. Tuynman, Munich, W. Fink, 1979, p. 928-942.

Tucker, G. H., *The Poet's Odyssey : Joachim Du Bellay and the Antiquitez de Rome*, Oxford, Clarendon Press, 1990.

« Writing in exile : Joachim Du Bellay, Rome and Renaissance France », *Travel fact and travel fiction, studies on fiction, literary tradition, scholarly discovery, and observation in travel writing*, éd. Z.R.W.M. von Martels, New York, Brill, 1994, p. 120-139.

Homo uiator, *Itineraries of Exile, Displacement and Writing in Renaissance Europe*, Genève, Droz, 2003.

Videau-Delibes, A., *Les Tristes d'Ovide et l'élegie romaine, une poétique de la rupture*, Paris, Klincksieck, 1991.

Zon, S., *Petrus Lotichius Secundus : Neo-Latin Poet*, Bern, Frankfurt a. M., New York, European University Studies, [Ser. 1, German Language and Literature, vol. 719], 1983.